

cour du roi d'U-Ganda ; et nous possédons une notice grammaticale de l'idiome Nya-Ouezi. Cette sous-branche est bornée au nord par la ligne de contact des groupes nègre, hamitique et nouba-foulah. A l'est elle touche la sous-branche zanzibarienne et au sud celle du Zambèse. A l'extrême occident il faut tirer une ligne imaginaire partant du sud de Nyangoui sur le Lualaba (que Stanley a prouvé être le Congo) et allant atteindre le Zambèse. Au delà de ce point les langues signalées doivent rentrer dans la branche occidentale de la famille bantu, jusqu'au moment où nous aurons réuni assez de matériaux pour établir un nouveau groupe ou une nouvelle famille, ce qui arrivera peut-être pour la partie de l'Afrique centrale située au sud de l'Equateur et au nord du Zambèse, partie qui pour l'instant est entièrement inconnue. Nous avons quelques renseignements sur la région du lac Tanganyika que nous devons aux missionnaires anglais et à la mission catholique française établis sur deux points diffé-

rents du lac Tanganyika. Jusqu'à présent nous ne possédons aucune donnée d'un caractère linguistique sérieux, mais nous sommes en état de citer les noms et la situation des tribus qui parlent des langues distinctes, ou peut être des dialectes de langues, et nous nous en remettons au temps pour achever de les déterminer.

Il est impossible de fixer une limite à cette sous-branche qui renferme toutes les tribus inconnues qui habitent le bassin des hautes eaux du Congo et des lacs mystérieux de Moero et de Bangouelo. Le commerce aura bientôt fait de se développer sur la route tracée par les missionnaires et les explorateurs. Les noms que nous apprenons par pratique nous apparaissent comme ceux de quelque conte de fées; ils viendront se placer dans les localités qui leur sont attribués; l'immense cadre de l'Afrique orientale au-dessous du tropique méridional se remplira peu à peu et, dans peu d'années, les explorateurs partis de l'ouest pourront serrer la main à Nyangoui à ceux qui seront partis de l'est.

Nous avons des raisons pour croire qu'une même famille de langues se parle dans tout le bassin du Congo, mais au nord de Nyangouï une terre inconnue s'étend depuis le bord occidental de l'Albert-Nyanza jusqu'au bassin du Ouelle. Le temps nous révélera les secrets géographiques et linguistiques de cette région, nous pourrions déterminer le point où les races nègre et bantu se trouvent en contact, se heurtent, et peut-être agissent mutuellement sur leurs langues respectives.

La branche occidentale de la famille bantu comprend la moitié occidentale de l'Afrique sud-tropicale depuis le Kunène au sud jusqu'aux montagnes Kameroun au nord. Une frontière incertaine de territoires inconnus la sépare du domaine de la race nègre. A l'est se trouve l'immense étendue inexplorée de l'Afrique centrale et, sur les deux rives du Congo, on rencontre des tribus sauvages cannibales et belliqueuses.

Il y a deux sous-branches :

I. — La colonie portugaise d'Angola et ses dépendances.

II. — Le bassin du bas Congo, de l'Ogoué-Gabon et la contrée qui s'étend au nord de l'Equateur jusqu'aux monts Kameroun. Toute cette branche nous offre un champ de recherches qui promet d'être fertile, car il y a beaucoup de vie le long de la côte, grâce aux Anglais, aux Français, aux Allemands, aux Portugais, aux Espagnols et aux Américains qui l'explorent dans divers buts.

Dans la colonie portugaise d'Angola on parle la langue bounda. Ici nous avons la bonne fortune de posséder une grammaire imprimée à Lisbonne, en 1804, et une grammaire-manuel ainsi qu'un dictionnaire du commencement de ce siècle. Cette langue s'étend sans doute sur une vaste superficie territoriale; cependant, les derniers voyageurs signalent l'existence d'un autre idiome qui se parle à Bihé; au delà de la frontière portugaise, on cite d'autres noms de langues; enfin les voyageurs allemands Pogge et Büchner, qui ont pé-

nétre jusqu'à Kabebe, capitale de Muata-Yanvo ont rapporté de nouveaux noms de dialectes et de nouveaux vocabulaires.

Le bassin du Congo promet de nouvelles découvertes, car les missionnaires et les explorateurs remontent le fleuve bien au delà de Stanley-Pool. La langue du Congo ou fiote, est connue par la grammaire de Brusciottus, publiée à Rome en 1659. Peut-être, dans quelques mois, aurons-nous une ligne de vapeurs entre Stanley-Pool et Nyangoui et toute une série de nouveaux idiomes nous seront-ils révélés. En tout cas, nous pouvons compter recevoir sous peu des renseignements sur les langues qui se parlent jusqu'à l'Equateur et des traductions des saintes Ecritures.

Au nord de cette région, si riche de promesses vagues, mais où la civilisation moderne n'a encore produit aucun fruit, nous entrons dans le bassin de l'Ogooué-Gabon et nous y trouvons plusieurs langages bien définis, éclaircis par des ouvrages de grand mérite qui nous révèlent de la façon la plus complète la nature

des idiomes parlés par les Pongoui, les Doualla, les Kélé, les Bimbia, et les Ediya de l'île de Fernando-Pô. Nous possédons de ces idiomes des grammaires, des traductions des saintes Ecritures et nombre de livres de moindre importance, résultats des travaux des missionnaires pendant une longue succession d'années.

Nous avons constaté l'existence de deux-cent-vingt-trois langues et dialectes de cette famille, et ce n'est probablement que le tiers à peine de ceux qui nous sont inconnus, mais qui, peu à peu, surgiront à la lumière. Quelques-uns de ces noms désignent seulement des dialectes d'une langue plus importante, quelques autres ne sont que des synonymes de langues déjà enregistrées, car ce piège est toujours tendu sous les pas du linguiste. Un voyageur rapporte un vocabulaire paré d'un nom nouveau, mais après une étude sérieuse on reconnaît une vieille connaissance avec de légères variantes. Nous quittons cette belle famille avec la conviction que c'est la seule qui puisse rivaliser avec la grande.

famille aryenne par sa beauté, par sa faculté de composer des mots, et par son immense expansion territoriale.

VI. — Le sixième et dernier groupe linguistique est acculé à l'extrémité sud du continent africain; il ne doit d'avoir échappé à une destruction complète qu'à l'arrivée des Anglais et aux efforts des missionnaires chrétiens. Si ce n'était l'exiguïté de sa population il devrait former deux groupes, car les éléments qui le composent n'ont aucun rapport l'un avec l'autre. Nous parlons du groupe hottentot-bushman. L'existence de ces deux races a une réelle importance, car elle permet de déterminer le type des plus anciens habitants du continent, si même ce ne sont pas des aborigènes; il est, en effet, incontestable que nous nous trouvons ici en présence de tribus dispersées et décimées par la puissante invasion de la grande famille bantu descendant du nord. De quelque façon qu'on épelle le mot Hottentot, ou quelque origine qu'on lui assigne, ce n'est pas le véritable nom de cette tribu

qui se donne celui de Khoikhoi « hommes des hommes » et que ses voisins désignent sous le nom de Laoui. Ils sont au nombre de 350,000 et passent pour avoir quatre dialectes : 1° le nama, parlé dans le pays de Nama-qua au nord ; 2° le kora, sur les bords du fleuve Orange ; 3° un autre dialecte que parle la fraction orientale de la tribu ; 4° un dialecte très corrompu qui se rencontre dans les environs de la ville du Cap. Il faut encore y ajouter les Griqua, ou bâtards, issus de Hollandais et de Hottentots et qui parlent un langage mixte. Les missionnaires ont écrit de nombreux ouvrages sur et dans cette langue et on peut la considérer comme suffisamment bien connue ; il est probable que ses jours sont comptés. Frédéric Müller affirme qu'elle est absolument isolée et n'a aucun rapport avec aucune autre forme linguistique africaine ou étrangère. Ses racines sont monosyllabiques bien qu'elle soit morphologiquement agglutinative ; elle possède des genres et des nombres formés par des suffixes ; le pronom est l'élément vivifica-



teur, et, joint à des substantifs ou à des verbes il en modifie le sens. La littérature orale se compose de chants et de contes relatifs aux animaux qui ont été recueillis par les savants qui se sont intéressés à cette étude. Le caractère capital de cette langue est l'existence de quatre sons inarticulés ou « claquements » produits par une position particulière donnée à la langue. Le claquement dental est presque identique au son d'indignation que profèrent assez fréquemment les Européens ; le claquement latéral est exactement celui par lequel on stimule les chevaux ; le claquement guttural ressemble assez à la détonation d'un bouchon de champagne, et le claquement palatal peut se comparer au bruit d'un fouet.

Les opinions sont très variées en ce qui concerne l'origine ethnique du Hottentot. Hovelacque affirme que c'est une race croisée et que, lors même que son langage n'a pas de similaire, il ne peut prétendre à une originalité de race. Dans l'état actuel de la science, de semblables

assertions demandent à être appuyées de preuves positives. Nous ne pouvons discuter que sur des faits acquis et en leur absence il est oiseux de se lancer dans la théorie d'une race archaïque qui aurait occupé tout le continent africain. Sans doute les Hottentots et les Bushmans, comme les Basques d'Europe, sont les survivants d'une couche ethnique et linguistique qui a disparu sur d'autres points, sans laisser de traces par suite de l'absence de monuments écrits. Bleek et Lepsius font rentrer le Hottentot dans le groupe hamitique.

Un missionnaire, que le gouvernement avait invité à lui procurer des livres à imprimer dans le dialecte kora, disait avoir reconnu par expérience qu'il était facile d'apprendre à lire le hollandais aux jeunes gens, mais que les vieux ne pouvaient rien apprendre du tout. Il y a quelque temps on dut interrompre la publication des saintes Ecritures en langue nama, parce que toute la tribu s'était mise à parler le hollandais.